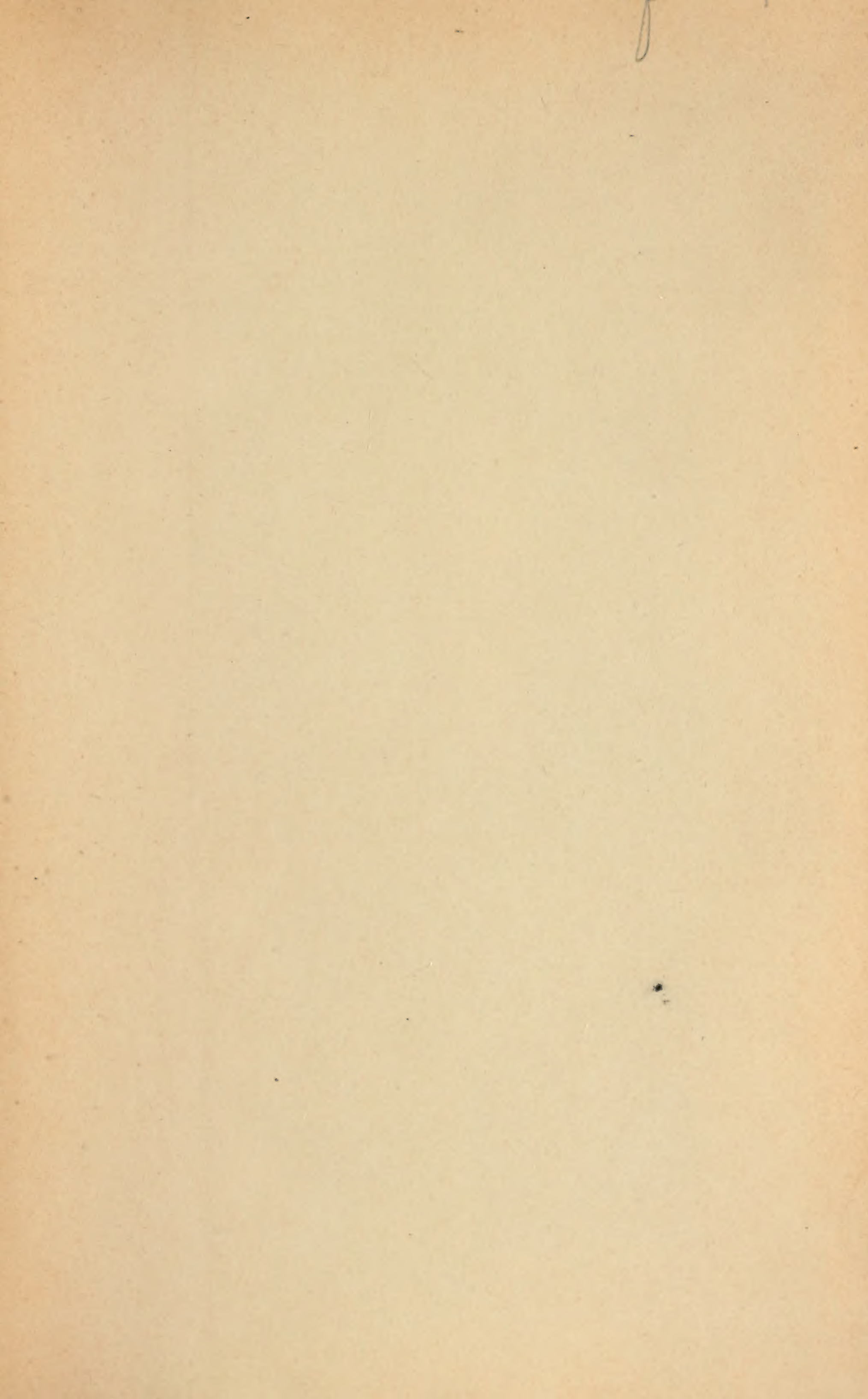




Nous prévoyons que le premier cahier de la sixième série, paraissant le dimanche 2 octobre prochain, sera le *catalogue analytique sommaire de* nos *cinq premières séries;* nous demandons à nos abonnés, de même que nous pensons dès aujourd'hui à préparer l'établissement de ce catalogue, de penser, pour leur part, à en préparer la distribution utile ; c'est-à-dire que nous leur demandons, pendant l'achèvement de cette cinquième série, de chercher et de nous indiquer à qui nous pourrons utilement envoyer ce *catalogue analytique sommaire,* comme nous envoyons nos *vient de paraître;* pour savoir ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse ; avertir en même temps cette personne ; elle recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire.*

à chaque jour





à Lucie

VISITEUR DU JARDIN...

VISITEUR DU JARDIN...

Visiteur du jardin, prends garde que les roses
Ne s'effeuillent au cri des grilles longtemps closes.
Ne va pas réveiller le lion de granit,
Qui depuis tant de jours bâille sur un pilastre
Que des abeilles dans sa gueule ont fait leur nid.
Vole, rends tes talons plus légers que les astres
Qui glissent dans les nuits chaudes, silencieux...

Ami, nos grands parents vécurent là très vieux.
C'étaient de bonnes gens dont, en nous, la mémoire
S'allie à l'odeur saine et franche de l'armoire
De famille, parfums de fruits, de linge frais,
Parfums nourris de vertu sobre et sans apprêts.
Cœurs simples, ils gardaient dans leur sagesse affable
Un doux air suranné de proverbe et de fable,

Et, volontiers parlant de leurs jeunes saisons,
Ils bénissaient le soir évanoui d'automne
Où, le seigneur du lieu mettant son vin en tonne,
Tous deux, loin des vivats, des flambeaux, des chansons,
Loin des flûtes menant le bal sur les pelouses,
Ils s'étaient fiancés sous les yeuses jalouses...

C'est là, dans cet enclos, de leur âme encor plein,
Que ma petite enfance a croisé leur déclin,
Et mon premier regard s'étonna de leurs rides.
Maintenant, dans le lit des fontaines arides,
Des lézards dorment sous les pierres, engourdis.
L'herbe amoureusement monte aux genoux verdis
D'une nymphe effrayée, et seul, au grand silence,
Un taon dans une fleur bourdonne et se balance...
Cependant, lourd de suc, imprimant son pied nu
Dans la vase, Septembre obèse est revenu,
Et son souffle a rôti les raisins dans les treilles.
Des mains, j'entends des mains froisser les pampres roux,
Les ciseaux zézayer insinuants et doux,
J'entends crier l'osier fléchissant des corbeilles...
O charme du passé qui s'évade le soir,
Et rôde, et fait craquer les feuilles des allées!
Un caillou sous des pas a roulé; l'arrosoir
Retentit invisible aux citernes dallées;

Le jet d'eau se réveille; une voix, qu'on dirait
Du fond des temps venue, entonne une ariette,
Et dans le vieux bassin tout frissonnant s'émiette
L'image pâle de l'Amour qui s'y mirait...

Visiteur du jardin, si tes pieds sur la route
Ont saigné, rougissant l'herbe dure que broute
L'âne veuf de Silène errant et détrôné,
Si ton cœur, fastueux et misérable, est né
Poète, apte à souffrir du mal visionnaire,
Viens, le dieu du logis est un dieu débonnaire,
Assieds-toi sur le banc de mousse et ne crains plus.
Jette à l'oubli les mauvais livres que tu lus,
Jette au soir embrasé le fagot de tes fautes.
Puis, retrempe ton âme au souvenir des hôtes
Qui, simplement, pour prix d'un bel amour bien droit,
Ont savouré la paix divine en cet endroit.
Heureux, ils ont connu les longues hyménées,
Tendre alanguissement féminin des années,
Caresse, au cœur, d'un vieux soleil de Saint-Martin!
Heureux, car ils ont pu, guéris de l'âcre envie,
Sourire, par dessus l'épaule, vers la vie
Vécue, et qui n'est plus, au bord du ciel lointain,
Comme Paris, le soir, vu des tristes banlieues,
Qu'un peu d'or qui palpite au fond des cendres bleues.

ENFANCE

ENFANCE

Quand la ville, à Noël, agenouillée autour
Des églises carrant debout leur haute tour,
Attend qu'au ciel feutré de brumes minuit sonne,
Quand la neige en essaim de mouches tourbillonne
Aux vitres rousses des lanternes, c'est vers toi,
Mère, que s'en revient mon cœur, et vers la foi
De mon enfance, et vers les prières anciennes
De mes petites mains jointes parmi les tiennes.
Dans mon âme, des cierges brillent, un à un,
L'encens fume, et voici revivre, en un parfum
De grand messe et de cire chaude qui s'égoutte,
Les crédules minuits et mon extase, toute.
Mère, j'entends ta voix qui chante, et ce m'est doux,
Blotti contre ta jupe, et sage, les genoux

Engourdis, d'écouter ce murmure d'eau fraîche.
Je voudrais t'embrasser, mais n'ose pas, la crèche
Est là, tout près, qui me fascine avec ses ors,
Ses bergers et le bœuf et l'âne, et je m'endors,
Et me raidis, et rouvre à moitié les paupières...
Je vois, parmi des pleurs de sommeil, les lumières
S'allonger démesurément et cribler l'air
De flèches qui bientôt deviennent un lac clair
Où mes cils éblouis se baignent... Puis les portes
S'ouvrent dans un grand cri de l'orgue, et tu m'emportes
Vite, et le vent glacé qui s'engouffre au tambour,
Noir et brusque, me rend plus cher ton cher amour,
Pour ce qu'en lui je sens vaguement de défense
Contre l'hiver et d'abri sûr aux peurs d'enfance.
Puis longtemps nous marchons dans l'ombre, et dans ta main
Ma main tremble, et derrière nous, sur le chemin,
Les traces de nos pas dans la neige vont l'une
Après l'autre rejoindre, au bord du ciel, la lune...

FUMÉES

FUMÉES

O ces rêves dans mes cigarettes, souvent!
Images, au plafond, de peupliers, de vignes
Et de prés par Avril inondés, jusqu'aux lignes
Des coteaux, où toujours un vieux moulin à vent,
Sans bras, le toit penché sur l'horizon, écoute
Si l'âne du meunier encor monte la route...
Province, en cette froide nuit, dont le rayon
De l'aube éveillera demain le paysage,
Si simple qu'on l'évoque en trois traits de crayon,
Et souriant de tendresse comme un visage.
Est-ce l'énervement du tabac, est-ce l'heure,
Et d'être seul, ce soir, dans ma chambre? ou, là-bas,
Dans l'insomnie, un cœur prudent n'aurait-il pas
Tremblé pour moi? Sait-on, parfois, pourquoi l'on pleure?

IMAGERIE

à G. de Soria

IMAGERIE

Province, soleil d'août, maisons blanches et mortes,
Pots de fleurs sur les fenêtres, chats somnolents,
Vieillards rasant les murs l'un vers l'autre, très lents,
Ou ruminant sans fin leur vie au seuil des portes.

Et parfois ils sont là, côte à côte, les vieux,
Sur un banc, dans l'ombre verte qui pleut des arbres,
Le teint pétri d'or chaud comme d'antiques marbres,
Impassibles, muets, des mouches plein les yeux...

Province, langueur des cloches dominicales.
Derrière les rideaux d'une croisée, on voit
Des jeunes filles souriant, le buste droit
Sur leur chaise... O récréations monacales!

Ainsi vous souriiez, en nos après-midis,
Lorsque j'avais douze ans, ma cousine, et vous seize,
Et que, la joue en feu, plein d'étrange malaise,
Je respirais vos doigts entre les miens tiédis...

Province, vieilles mains qui mouchiez les chandelles,
Vieilles mains alignant des fruits sur les dressoirs,
Province, quels regrets te poignent dans les soirs,
Et les vitres de tes maisons, qu'attendent-elles ?

Autrefois, des galops, des trompes et des cris,
Des vols claquants de fouets, amour, hasard et guerre,
Et les vitres tremblaient de tout leur corps de verre,
Au vacarme roulant des coches vers Paris.

Maintenant, poussière tombée et vie éteinte.
Morte l'auberge où les postillons haut bottés,
Prêts à partir, jouaient un coup de vin aux dés,
Plus de valets aux abreuvoirs, de seau qui tinte.

Fini le drame des grand routes, épuisé
Le merveilleux trésor de belle imagerie,
Et la Province aux vitres pleure, endolorie...
Puissent ces vers aller jusqu'à son cœur brisé.

L'AUTRE

L'AUTRE

I

L'Autre avait des cheveux d'or farouche, un brasier,
Ou bien, éparse au vent, la flamme d'une torche!
Et des bras souples et cruels, comme un rosier
Qui, par amour d'un chêne, et l'enlace et l'écorche,
Et lui suce le sang, pour en fleurir... Ses yeux
Étaient changeants, selon le ciel : quelquefois bleus
Comme, au soleil, la mer, lorsqu'on nage sous l'onde
Et que les fonds ont des lueurs d'écaille blonde.
Et dans ces yeux, d'eau pure alors, que n'ai-je pas,
Jusqu'à douter si leur traîtrise était un songe,

Entrevu d'innocence enfantine, là-bas,
Dans cette profondeur marine où l'âme plonge !
Mais non. L'orage couve, accroupi sur les flots,
Et se gonfle, chargé du poids mort de l'automne,
Et, noir de pluie et bleu d'éclairs, éclate et tonne,
Comme une gorge mûre où roulent des sanglots.
Et sous le bloc en feu du ciel qui la surplombe,
A l'ombre des volcans de nuages, la mer
Immensément striée et livide se plombe...
Yeux de l'Autre, souffrance, azur, tantôt, si clair,
Douce lumière entre ses cils baignant sa joue,
Puis tempête, remous d'eau lépreuse et de boue !

II

Mes dix-huit ans, ah! folle année! amour tremblant,
Avril dans le verger trempé de pluie et blanc
De cette neige des pommiers, amour timide
Comme la brume du matin dans l'herbe humide,
Luzerne grise, d'eau poudrée, où le chasseur
Creuse en passant des sentiers verts ! Et sa douceur
Était d'une rose repliée où l'aurore
A l'heure du crépuscule frissonne encore...
Crainte d'oser, rougeurs et grelottante voix,
Cher prélude ! et sentir pour la première fois,

Sentir là, sous sa main, l'orgueil viril dans l'âme,
Respirer cette grasse fleur, un sein de femme !
Et si vierge et si jeune est la chair, si profond
Le choc de volupté soudaine qui la broie,
Qu'avec elle et pareil à la cire qui fond,
Le cœur mollit et coule et grésille de joie !
O ce parfum des corps mêlés, dense et vermeil,
Cette odeur de moissons mûres et de soleil !
Et la bouche, qui toute et fervente se donne
Comme s'ouvre un calice à l'orage, s'étonne...
Et les yeux, leur extase et leur enchantement !
Les yeux comme un filet sur la maîtresse nue !
Les yeux changés, déjà plus graves, de l'amant
Qui maintenant est tien, ô douleur tôt venue !

III

Pourtant quelle câlinerie à nos réveils,
Une lenteur de plante à vivre, et combien vagues
Nos corps dans ces lagunes des demi-sommeils,
Et si légers, comme les barques sur les vagues.
Son âme était la grive folle qui, le soir,
Ayant pillé dans les vignes du raisin noir,
Gît entre deux sillons, à l'heure où l'ombre bouge
Et s'enfle à l'orient et crève en mal du jour,
La plume ébouriffée et de lie encor rouge,
Ivre morte. O les doux matins gorgés d'amour,

Et seul bon souvenir peut-être, quand, sa tête
Roulant comme une épave en mer à l'abandon,
Ses bras fauchés semblaient des lis sous la tempête.
O fatigue, opium plus sûr que le pardon !
Elle était comme enfant et blessée, étant lasse
Et si faible, et disait des je t'aime à voix basse.
Elle était cette enfant sans amie et si sage
Que sa mère cache ses pleurs en l'embrassant...
Et pâles et meurtris, de quelle rose en sang
Étaient tombés ces pétales sur son visage ?
Mais, tôt après, la peur de souffrir, mes frissons
Rien qu'à la retrouver femme par ses façons
D'aiguiser longuement ses ongles, et sa grâce
A piquer vite son chapeau devant la glace...

DERRIÈRE LA PORTE

DERRIÈRE LA PORTE

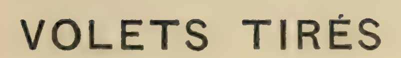
La maison pleure dans sa gouttière,
Dans l'âtre brûle un feu de charbon,
Le thé, par le bec de la théière,
Fume et sent bon,
Et je rêve d'amours anciennes,
Le cigare aux lèvres... le temps fuit.

Soudain, aux fentes des persiennes,
Un éclair luit !
Un bec de gaz au bout de la rue
File un chant aigu, flûté, plaintif...
Dans le silence de l'heure indue
Je tremble comme un enfant craintif.

Quelqu'un est là, derrière la porte.
Ne l'entends-je pas gratter le bois ?
Quelqu'un est là... C'est elle, la morte,
La maîtresse chérie autrefois.

Quelle soif donc survit à sa bouche
Que chaque jour j'oublie un peu plus ?
Quel désir d'amour, autre et farouche,
Peut tourmenter un corps qui n'est plus ?

Va-t-en, retourne au pays des âmes,
J'ai peur du baiser que tu réclames !



VOLETS TIRÉS

VOLETS TIRÉS

La chambre de malade est comme un temple où règne
Une compassion qui chuchote tout bas.
Et l'air appesanti d'odeurs fades s'imprègne,
Et les bruits de la rue on ne les entend pas.

Dehors le grand soleil, ici le crépuscule,
Un reflet du miroir papillonne au plafond,
Le mur devant mes yeux pleins d'eau trouble recule,
Et qu'attend donc le lit en son calme profond?

J'ai roulé ton fauteuil auprès de la fenêtre,
Ainsi que l'imploraient fixement tes yeux gris.
Dans un fauteuil on est moins mourante peut-être,
Et tu voulus broder de tes doigts amaigris.

Mais l'aiguille a tremblé sur la fleur dessinée
Et la frêle batiste a glissé de ta main.
Pourquoi vouloir aussi tromper la destinée?

Endormons-nous tous deux dans l'oubli de demain.

POSE TA CHÈRE TÊTE...

POSE TA CHÈRE TÊTE...

Pose ta chère tête sur ma poitrine où
Mon cœur s'entend qui bat la berloque, le fou !

Ne rêve pas trop haut, si tu t'endors, de l'Autre.
Pense en fermant les yeux à ce présent bien nôtre.

Pense que c'est beaucoup d'avoir toujours là, près,
Une main pour ton front qui soit un baume frais.

Va, rien ne vaut ce geste simple et ce sourire
De deux amants qui se dévêtent sans rien dire.

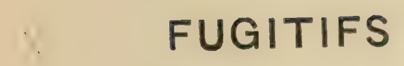
Si douce l'impatience qui les pâlit
Quand se glisse leur chair de poule dans le lit

Si douce la tristesse ardente des fatigues
Où le flot contenu des larmes rompt ses digues.

Rayon du petit jour aux vitres, mince et froid,
Qui fait l'embrassement plus tendre et plus étroit,

Et claquements de fouets des laitiers, sonnerie
Pour la messe de l'aube, en quelque nonnerie,

Et toujours, ponctuels, durs réveille-matin,
Ces marteaux forgeant des chaînes à nos destins.



FUGITIFS

FUGITIFS

Rayon du petit jour, mince, pareil au fil
D'un couteau de justice au-dessus de leurs têtes,
Et, faiblesse ou remords, leurs nuques déjà prêtes
Aux coups du ciel, en châtiment de cet exil.
Lâches, vaincus déjà, dès la cour de la gare,
Et si chétifs, si grelottants, comme le gaz
Du large boulevard désert où l'œil s'égare
Là-bas, dans ces vapeurs d'une aurore de mars.
Où donc leur rêve ? où donc ce fier amour qui vibre
A vouloir briser tout et fuir pour être libre ?
Où ces rages de sacrifice et de défi
Dont l'âme dans l'ardeur des nuits blanches s'exalte ?

Pauvre orgueil que l'air froid du matin a suffi
A rabattre et jeter morfondu sur l'asphalte
De ces trottoirs luisants d'averses. Cœurs aigris
De rancune couvée en silence, de honte
Bientôt près d'éclater en querelle, et qui monte
Lente et rouge comme le soleil au ciel gris.
Mais vite disparus dans la cité qui fume,
Dans le vacarme aigu des marchands, le halo
Des lumières, le son, comme du fond de l'eau,
Des cornes rauques de tramways perçant la brume,
Emportés dans la foule, et rien de plus qu'un pleur
Anonyme perdu dans le flot de douleur.

DÉPART

DÉPART

Quand tu partis, à la pointe du jour, gris perle
Était la mer, avec le rire qui déferle
Et les ébats de ses écumes, jeux et luttes,
Dit-on, de nymphes sur le sable, et chants de flûtes,
Et telle, après le bain, se hérissait à l'air,
La veille encor, la pulpe rose de ta chair,
Telle, nue et mouillée, étirant sur la mer
Ses bras pâles, frissonnait l'aube au vent amer...
Et cependant, déjà, s'éloignait la calèche
Qui t'emportait le long des dunes que l'eau lèche,
Tirant à hue, à dia, de cahot en cahot,
Tantôt dressant son coffre et ses rosses en haut

D'un mamelon, tantôt dans un repli cachée,
Ici presque tombant à droite et là penchée
A gauche, titubant et criant de l'essieú
Sous le bagage de douleur d'un tel adieu,
Je l'ai vue au lointain s'enfuir diminuée
Et plonger dans l'azur béant d'une nuée...

C'est alors, seulement, que j'ai compris, trop tard,
Ma faute, et que ce drame brusque du départ,
Le sursaut du réveil, le lever dans la chambre
Encor sombre et cette aube froide de novembre,
Ces flambeaux, ces bruits sourds de portes et de pas,
Notre raideur muette à ce dernier repas,
Ces visages de plomb aperçus dans la glace,
Et ce dernier baiser des lèvres, braise et glace,
Crispation de l'âme affolée, en l'instant
De crève-cœur suprême où la voiture attend,
Tous ces tableaux enfin d'une crise cruelle
Étaient chose vécue, atrocement réelle !
J'aurais voulu crier : « Ne t'en va pas, j'ai tort,
Je t'aime ! Vois mes pleurs, vois mes bras que je tords,
Et vois mon orgueil à terre qui s'humilie !
Pardonne, ou mieux encor, fais ce miracle, oublie !
Et que des vieux griefs rien ne reste entre nous,
Que du silence avec mon front sur tes genoux !

Reviens dans ma maison dont ta robe de femme
Et tes yeux qui rêvaient aux vitres étaient l'âme !
Rentre par le jardin d'automne, viens t'asseoir
Dans la lueur des grands feux clairs, chère frileuse !
Reprends place au rouet, viens filer, ma fileuse,
Le doux lin de l'amour indulgent et, ce soir,
Dans la chambre où la lune aux persiennes regarde,
Où le lit moite encor de nos caresses garde
Ta longue empreinte souple au creux de ses draps blancs,
Quand nous serons debout, face à face, tremblants
D'angoisse, alors je prendrai dans mes mains ta tête
Douloureuse, et quelle heure et quelle nuit de fête ! »

Mais loin derrière la forêt, vers l'orient,
D'un rouge vif de joue enfantine et riant
Comme un œil jeune où perle une larme limpide
Quand sous l'aiguillon du gel le sang court rapide,
Loin derrière les vallonnements sablonneux
Des dunes, là-bas, où le soleil cotonneux,
Dans le fouillis des pins dressant leurs hampes fines,
S'effilochait en ouates d'or, fondait en bruines,
Loin, si loin, par delà l'écho même du bois,
Avec son vieux cocher excitant de la voix
Sa paire de chevaux efflanqués dont les côtes
Saillaient sous le poil jaune et qui bronchaient aux côtes,

Loin, si loin, dans les flaques de boue et les rais
De lumière et l'odeur de résine et de gomme
Des taillis ruisselants, la patache fantôme
Où, pâle et le mouchoir aux lèvres, tu pleurais,
Cahin-caha, là-bas, butait le long des routes...
Et maintenant encor, quand s'annonce l'hiver.
Quand crépite la pluie en bulles sur la mer,
Mon âme dans le vent qui souffle est aux écoutes...

PROMENADES

à madame Simone Le Bargy

PROMENADES

I

C'était je ne sais quel matin, frais et nacré
Comme le poisson vif aux gluantes écailles
Dans le filet tiré dont s'égouttent les mailles,
Un matin de santé, jeune, oublieux, sacré,
De ceux où l'on s'en va sur ses jambes, à l'aise,
Heureux d'être robuste et que le ciel soit clair!
J'errais sur les récifs que découvre la mer,
Et qu'à son tour, à nu, l'aurore épouse et baise,
Les varechs pustuleux craquaient, les crabes verts
Grattant la vase se terraient à mon approche,
Ou, plus souvent, surpris dans l'amour, de travers
S'esquivaient, emportant dans des fentes de roches

Leur femelle pendue à leur ventre. Soudain,
Mon pied glissant, j'avais de l'eau jusqu'aux chevilles,
De cette eau rude qui pince la chair des filles,
Et les fait rire, les mains sur la gorge, au bain.
Et cependant brillait, oblique, au ras des houles,
Parmi des tournoiements criards d'oiseaux vermeils
Qui semblaient becqueter ses flammes, le soleil !
Et, debout dans le vent, des pêcheuses de moules,
A la pointe d'un cap empanaché d'embruns,
Le corps droit dans les plis flottants des haillons bruns,
S'enlevaient fièrement sur le ciel rose, telles
Des Victoires d'airain et d'or battant des ailes !
Ainsi j'errais, le front vers l'orient, les yeux
Éblouis, l'âme vague et divinement ivre,
Plein d'un étonnement d'aller, de voir, de vivre,
Et touché jusqu'aux pleurs du don mystérieux
Qui m'était fait du monde en cette matinée,
Content de tout, de rien, du seul bruit de mes pas,
M'écoutant respirer et ne comprenant pas,
Et des lèvres cherchant ta bouche, ô Destinée !

II

Après ces plages de sable, où le mica
Étincelle comme le silex qu'on frotte,
Et ce soleil grêlant sur la mer, la grotte
Où mon pied, l'autre après-midi, se risqua,
Emprisonnait en des réseaux d'algue brune
Un demi-jour d'aquarium et de lune.
  Fraîcheur d'entre les roches qui coula
En douche d'ombre sur ma nuque ! C'est là,
Dans les bruissements du crabe et du cloporte,
Que j'ai trouvé ton corps encor tiède, ô Morte !
Ce n'est qu'un rêve... non, car n'entends-je pas
Crépiter les coquillages sous mes pas ?

Et l'eau froide où ma main trempe est aussi vraie
Qu'il est vrai le rocher que mon ongle raie,
Et, derrière moi, du côté de la mer,
Dont les échos sourds, quand le vent du large entre,
Roulent en coups de tonnerre au fond de l'antre,
Comme le ciel à perte de vue est clair!
Beauté, flammes de joie en mon œil indigne,
Éblouissements dont ma paupière cligne.
De son flanc blessé son sang coule. Elle a dû
Aborder, pour y mourir, ce coin perdu.
Elle dormait, à l'aube, sur la mer lisse...
Comme une méduse, à fleur d'eau, vers l'azur
Émergeait son ventre lumineux et pur.

Quelque steamer, peut-être, d'un coup d'hélice...

III

Ah ! l'automne et ses fins de jour, au vieux village,
Et ses squelettes noirs, sur le ciel encor clair,
D'arbres brûlés qui frissonnent au vent de mer,
Et l'éboulement sourd des flots gris sur la plage.

Voici le petit port et son âcre parfum
De saumure, et la barque fantôme qui rentre,
Lourde et massive, avec sa pêche dans son ventre,
Et voici tous les feux des phares un à un.

Et c'est l'heure où l'on frappe aux portes des auberges,
Où, strident, suraigu, vibre le cri d'adieu
Des dernières hirondelles dans le soir bleu,
Tandis qu'un peu de jour persiste au front des vierges.

Ensuite, c'est la nuit, les vieilles au fagot,
C'est la male aventure assise à la fontaine,
Le choc, au puits, d'un seau qu'on accroche à la chaîne,
C'est le pas, sur la route, au loin, d'un lourd sabot...

Et parfois des sifflets, l'œil rouge d'un navire,
De longs appels, si déchirants qu'on en pâlit,
Et que les femmes se blottissent dans leur lit
Ou, pieds nus, font des vœux en brûlant de la cire.

Cependant, le village est là, depuis toujours.
L'amas noir de ses toits au revers de la dune
Semble un pauvre troupeau que garderait la lune,
Et les risques de mer y font grave l'amour.

Il est là, soutenant du front dur de sa digue
L'assaut non moins têtu des vagues démontées.
Et le port aux bateaux errants tend ses jetées
Comme un vieux père ouvre ses bras au fils prodigue.

Il est là. Chaque soir, des bouches invisibles
Ont pareillement soufflé ses lampes paisibles.

IV

Une voix, un soir d'été, venue
Du fond d'un jardin noir de villa.
Ton âge? trente ans, dis, Inconnue?
Et moi, par quelle fortune là?

Ma journée avait été si grise!
Fumer, lire, et ce bruit de mes pas
D'une chambre à l'autre, et ces repas
Muets... Bientôt l'oubli l'aurait prise.

Mais non, sur mon chemin cette voix!
La mer, basse alors, les pins, la dune,
Reconnais-toi, mon cœur d'hier, vois
Comme à jamais luit ce soir de lune.

La voix montait grave, jaillissant
A flots de cette poitrine aux astres,
Clamant, pleur éternel, tes désastres,
Amour, ta triste furie, ô sang!

C'était l'ardeur d'une chair mûre, ivre
D'un long été d'ennui, du dégoût
Qui suit les siestes impures d'août,
Et toujours ce cri déchirant : vivre!

ROUTES

à M. Pierre Quillard

ROUTES

Tout le jour, à travers plaines, moissons, prés verts,
Rouges labours, damier qui tournoie, à travers
La panique des peupliers, et des passages
Brusques d'un paysage à d'autres paysages —
Poteaux et fils où pend en loques la vapeur,
Ferrailles et sifflets, et, dans le soir, la peur
D'être gagné de vitesse par la nuit bleue —
Le rapide a brûlé les rails, de lieue en lieue...

O cauchemar ! rouler, courir, toujours plus loin !
Affolement des trains surpris par la male heure,
Et toi, dodelinant tes rêves, dans ton coin,
Le front cherchant le frais sur la vitre qui pleure,

D'où cette fièvre qui t'agite? est-ce de voir,
A son poste, là-bas, exacte et quotidienne,
Et patiente et résignée à son devoir,
Telle pauvre gare perdue, humble gardienne
Allumant ses signaux fidèles dans le noir?
Est-ce regret de fuir songeant qu'un wagon ivre
Laisse derrière lui, peut-être, un site où vivre
Serait un doux repos plein de roses, pour qui
S'en revient des cités de fumée et d'ennui?
Ou bien, à ce tournant de route, qui s'enfonce
Vers le soleil broyé dans les griffes des ronces,
As-tu vu disparaître, à cheval, au galop,
Le feutre rabattu sur les yeux, un ballot
En croupe, et se hâtant au fond des brouillards jaunes,
Le voyageur de nuit des vieux contes, qui porte
La grâce d'une prisonnière déjà morte,
Et que guette, près de l'étang, le roi des Aunes?

Mais la nuit, qui s'est mise en marche à l'horizon,
Se rapproche en rampant de l'arbuste au buisson,
Et, d'un bond, se cramponne au rapide qui passe!
Et, maintenant, sa bouche est là, contre la glace,
Qui s'écrase, gluante et moite... Rien de plus
Qu'une lueur qui court vite sur les talus,
Et que le battement berceur et monotone
Du train oppressé par l'ombre, qui s'époumonne...

Compagnons de hasard, dormeurs mystérieux,
Vers quel songe angoissant sont-ils tournés, vos yeux ?
Têtes qui vous penchez si lourdes sous les lampes,
Quelle poursuite a mis ces sueurs sur vos tempes ?
Quel effort pour s'enfuir, en traînant, tout le long
D'un chemin interminable, des pieds de plomb ?
Sommeil ! relâche du visage, flasques joues
Où se détend, ô masque, l'orgueil que tu joues,
Fronts ravagés, vieillis, tout à coup, de dix ans,
Plis des bouches, las de plaisirs ou méprisants,
Et ce désordre des cheveux, ces pattes-d'oie,
Flétrissures de la douleur et de la joie.
Compagnons ballottés dans vos manteaux, pressés
D'arriver j'ignore où, venant d'où je ne sais,
Vous que transperce, à chaque sursaut des voitures,
Cette vrille de quels remords et courbatures,
Serait-ce de porter tant d'ombre de départs,
D'attente, de destins errants, demain épars,
Que le train, haletant d'inquiétude, beugle,
Et sent une âme éperonner sa course aveugle ?

O froissements des nerfs à vif, lorsque le frein,
Dans des jets de vapeur, crisse contre la roue,
Noms des gares criés d'une voix qui s'enroue,
Dans le ruissellement, sur des tôles, d'un grain.

Bruits retrouvés toujours pareils, et vous, de même,
Images des modernes voyages qu'on aime,
Odeur de houille, odeur de poussière et de cuir,
Acre parfum de notre rêve, à nous, de fuir,
De nous évader loin d'où notre âme est liée,
Recluse en quelque chambre et sur soi repliée!
Pour tout de bon, vraiment, un soir comme aujourd'hui,
S'en aller, planter là son âme sédentaire,
Avec son pauvre fond de phrases et d'ennui,
Et, dieu sait où, vagabonder... Grande est la terre!

DES SOIRS

à Alfred Porché

DES SOIRS

I

L'hiver, dans les soirs gris de quatre heures, j'écoute,
Je sens en moi répercutée, immense et toute,
Cette crise des fins de jour en la cité.
Même fièvre en mes doigts, même électricité.
Que le long de ces perspectives où s'allume
Ce clair de lune qui grésille dans la brume,
Et mêmes tremblements dans mon cœur, mêmes chocs
Qu'au pavé fracassé des gares et des docks,
Et qu'aux vitres de ces faubourgs qu'alors encombre
La hâte des départs pressés par l'heure vers
Des halls bleus de clarté, des ciels de plaine ouverts,
Des respirations de chaudières dans l'ombre...

O soirs, sourdes rumeurs des rêves en prison,
Chant du gaz, grincement des plumes, et les portes
Bien closes, et l'odeur des paperasses mortes,
Quand c'est, là-bas, ce cri d'ivresse à l'horizon,
Les trains ! Et sur les fils, comme le sang circule,
Les migrations des courriers au crépuscule...
Heureux soleil ! au bout de l'avenue, encor
Une fois, il s'éclipse en ce même décor
D'attelages qui miroitent et d'arbres minces.
En un clin d'œil, il est par delà les provinces
Et les mers occidentales. Et, dans les ports,
Peut-être, illuminant la rade et le flot d'encre,
Au passage, des rouges feux de leurs sabords,
Des navires à sa poursuite ont levé l'ancre.

DES SOIRS

II

Le soir, de cinq à sept, dans les mille lueurs
Des boulevards où l'air qu'on respire crépite,
C'est, vers le ciel, une âme en fureur qui palpite
Et s'enflamme, chauffée à toutes les sueurs.
C'est une patience à bout, comme un orage
Qui, couvé tout le jour, éclate ! un cri de rage
Étouffé, depuis l'aube, entre les murs, au fond
Des cours, dans les bureaux où pèse le plafond

Sur les têtes, et sous le toit vibrant de vitres
Des fabriques, parmi ce bruissement d'élytres
Que font en s'allumant les lampes...

O doux son
De la cloche disant la fin de la journée,
Le pain gagné, la rue, au loin, illuminée,
Par où l'on s'en revient hâtif à la maison.
Après ces poêles, ces poussières, l'odeur rance
Des machines glissant dans l'huile, la souffrance
Du revers de la main essuyée, ô l'instant
Où l'on remet le pied sur l'asphalte, où l'on tend
A la pluie, au vent froid qui la cinglent, sa joue.
Joie, alors, de marcher à grands pas, dans la boue...
Et, coupant au plus court par quelque jardin noir,
Fourmillant de lumières derrière sa grille,
Qui donc n'a pas rêvé que c'est, là-bas, l'espoir,
Je ne sais quel, l'espoir innombrable qui brille?

III

Le jour baisse. La pluie, à la clarté des lampes,
Scintille en longues larmes vertes aux carreaux.
Songe aux milliers de fronts penchés dans les bureaux,
A toute l'encre de villes, le soir, aux crampes,
Sur les plumes, de tant de mains. Songe, dis-toi
Avec quelle frénésie âpre, quelle foi
Tenace, électrisant la nuit qui l'enveloppe,
Elle s'exténue à vivre, la vieille Europe.
C'est l'heure où les chiffres fourmillent, noirs, petits,
Innombrables, crispés de hâte et d'appétits,

Où la foule, aux guichets, s'écrase, hagarde, ivre,
A croire que c'est du bonheur qui s'y délivre,
Où, dans les parlements, l'air s'épaissit, les voix
Tonnent... Et, dans ce feu des disputes nocturnes,
Encore une nouvelle loi qui sort des urnes.

Rêvons ainsi, tous deux, les yeux aux vitres... Vois,
En bas, la rue. Ouvre ton cœur, pour qu'y pénètre
Ce cri sourd dont tremblent les murs et la fenêtre,
Et tout ce qu'un brouillard sali de gaz, l'hiver,
Ce brouillard de capitale, contient d'amer.
En drap sombre, à grands pas, sous son noir parapluie,
Vois s'agiter l'âme moderne qui s'ennuie...
Mais plains l'être, surtout, qui s'en va seul, perdu
Dans la cohue, et triste et si las pourtant n'ose
Rentrer chez soi, n'étant de personne attendu,
Sans amour, sans un sein où sa tête se pose...

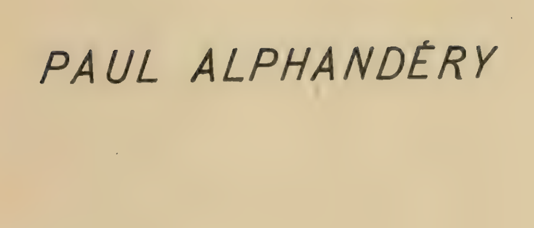
IV

Bataille des journaux du soir! entends leurs cris
Qui se chamaillent aux quatre coins du ciel gris,
Et s'éraillent et se pourchassent, puis jacassent
Encore, et fous, étranglés d'alcool, se cassent.
Entends dans l'air heurté, haché de bruits, entends
Leur rage qui s'ébroue et s'enroue et s'enrhume,
Part, se disperse et perce la brume où s'allume
Le gaz, en l'aigre vert des arbres du printemps.
Rauques, brisés d'ardeur, où courent-ils ? quel rêve,
Qui planait sur la ville ce jour d'avril, crève,
Et claque en noirs drapeaux d'averses dans le vent ?
Où courent-ils, le long des trottoirs, au devant

De quel bonheur, vers quelle éclaircie apparue,
D'azur pâle, en la perspective de la rue ?
L'Espoir !

Si c'était vrai, pourtant, qu'elle colporte,
Cette feuille d'un sou, l'espoir, de porte en porte.
Si tous les yeux, ce soir, ceux-là rougis qu'éteint
La fatigue, et ceux-là d'un feu sombre en un teint
De fièvre, si, penchés sous les lampes pour lire,
Les yeux dans toutes les maisons allaient sourire...
Entends-les, pêle-mêle, essoufflés, éperdus,
Ils se hâtent... Comme ils se savent attendus !
S'engouffrent par milliers dans les gares, reniflent,
Sous les halls clairs, dans le vacarme des départs,
Une dernière fois, Cité, ton cœur épars.
Puis, en route ! Et les trains hors des barrières sifflent...

D'autres restent, troupeau misérable et têtu,
Qui rôde et grasseye encore quand tout s'est tu.
Ils connaissent, ceux-là, notre âme mécontente,
Nous harcèlent de leur voix fausse qui nous tente,
Guettant l'heure où, les nerfs surexcités et las,
On veut croire, malgré qu'ils nous mentent, hélas !
Oh ! que de fois, au coin d'un carrefour qui gronde,
Les démons, ils m'ont pris, bousculé dans leur ronde !



PAUL ALPHANDÉRY

PAUL ALPHANDÉRY

Après-midi

Dites, quels souvenirs de doux compagnonnage
Nos promenades par la ville, aux jours brûlants,
Silencieux tous deux, mais sans gêne, et tout blancs
De poussière, des pieds traînants au front en nage !

Parlaient-ils à nos cœurs assez, les vieux quartiers !
Leurs fers forgés et leurs encadrements de portes,
Leurs hôtels aujourd'hui bruyants de cent métiers,
Quelle France y respire encore, qu'on croit morte !

Et cette rue, autour du cloître, quelle odeur
De barricade y monte des pavés encore !
Et quelle Liberté jeune, dans sa splendeur
De vierge forte, y tint le drapeau tricolore !

Ou bien, un grand besoin de calme nous portait
A rechercher ces salles claires de musée
Où, doré, dans l'oblique jour d'une croisée,
Un torse de Vénus grecque nous enchantait !

Ou bien, le soir, à l'arrière d'un bateau-mouche,
Nous regardions les quais, les berges défiler...
Et, folles, dans le bleu des coteaux où se couche
Le soleil, nos âmes rêvaient de s'exiler...

Paix du fleuve, lenteur des trains de bois, fumée
D'usines dans les ciels sans souffle... n'est-ce pas
L'inquiétude encor vers le bonheur, là-bas,
Ces airs de danse et ces guinguettes allumées ?

Enfin, souvenez-vous, nous étions, ce jour, trois,
Elle avec nous, portant des fleurs... O son sourire,
Près du tombeau, passé la grille des octrois !
Et nous, pâles, la tête nue et sans rien dire.

Le cher mort ! je sais bien, son âme n'est pas là,
Son âme sur les bouches vole, et sa couronne
Est ailleurs... Mais, des mains d'une enfant simple et bonne
Ces roses de faubourg, il dut aimer cela.

PAUL ALPHANDÉRY

Notre amitié

Notre amitié, quand j'y pense, je nous revois,
Le soir, tard, parmi vos livres, et votre voix
Je l'entends qui s'efforce à rire, si peu gaie
Qu'elle soit, d'elle-même, on dirait, fatiguée.

Le thé fume, les bûches sifflent, je me plains
A vous, et je remets entre vos mains viriles
Mon cœur et la souffrance des heures stériles,
Et je cache parfois mes yeux de larmes pleins.

Les six étages dorment dans l'ombre. Personne
Ne veille plus, que nous et, peut-être, ceux-là,
Invisibles, dont le nom seul nous consola
Si souvent! Puis je pars et notre pas résonne.

Mystère, craquements du si long corridor,
Rideaux de nuit qui s'écartent devant la lampe,
Jusqu'au puits noir de l'escalier où, sur la rampe
Penchés et parlant bas, nous faisons halte encor.

Enfin, l'adieu dans le courant d'air de la porte.
Il gèle, la lune éclaire le sol durci.
Mais redouble l'hiver, souffle le vent, merci
Pour ce cœur réchauffé par vous que je remporte!

PAUL ALPHANDÉRY

Revenir

Vous quitté, je reviens à pas lents. C'est la nuit,
En été. Devant moi, la rue obscure fuit,
Sous le silence des étoiles tout étroite,
Et pourtant, d'être vide, élargie et plus droite.
Un peu fiévreux, j'embrouille en ma tête à demi
Livres, thé, fumerie et votre voix, ami.
Il a plu. Sur ma joue une feuille s'égoutte,
Surprise de fraîcheur qui glisse comme un mol,
Un long baiser de bouche fondante en mon col,
Malice tendre d'une âme qui suit ma route...
Aux carrefours, des jupes rôdent. O douleur
De ces dandinements sous la lune! Et toi, dure
Hécate, ton vieux maléfice encore dure!
Face blanche de rage! il te faut la pâleur

Du vice et de la chair gâtée, et qui sourie
Au passant, une peau maquillée et flétrie,
Des couteaux dans les encoignures, et le coup
Par derrière, et la fuite, ensuite, à pas de loup...
Plus loin, d'autres ombres, du bout de longues hampes,
Éteignent, le long des trottoirs, les derniers feux.
Quel mystère en ce geste lent, comme pieux !
Sur quels autels de sombre oubli brûlaient ces lampes,
Veilleuses d'insomnie et d'impudicité ?
Transpirant des bleus toits de zinc de la cité,
Fumée errant aux façades closes encore,
Vois tes tristes sueurs, Amour, ternir l'aurore !

Mais du sol trempé monte en mes jambes de laine
Une mollesse dont bientôt mon âme est pleine.
Les arbres, les dieux noirs des fontaines, les pierres,
L'immense arche du ciel pâli sur mes paupières
Pèsent. La ville, alors, tout contre elle me berce,
Comme une fille au cœur peu sûr, qu'on sait perverse,
Mais dont la lèvre est franche en folie et ne ment
Qu'en paroles, et qu'on rêve bonne, en dormant...

AUBE DE JUILLET

à Jérôme et Jean Tharaud

AUBE DE JUILLET

Au-dessus des toits, une lueur lactée
Point et, dans la vasque en bronze réfractée,
Glace d'azur les nymphes, glisse un éclair
Le long d'un filet d'eau qui bruit. Rien dans l'air,
Les miasmes de la nuit dispersés, ne pèse.
La ville sur le sein de l'aube s'apaise,
Respire à peine et prend un front puéril.
On dirait, bien qu'en été, qu'un brusque avril
Argente les quais où clapote le fleuve.
Un dôme luit, fourbi de lumière neuve.
Dans les squares c'est, comme aux champs, un réveil
D'oiseaux, une attente, aux cimes, du soleil.

Des vapeurs veloutent les gazons, l'écorce,
Brune et mouillée, a comme un vernis de force,
Et gai, sur une outre, danse un faune noir !

Matin ! rosée et brise, frissons d'espoir !
O lustrale clarté qui métamorphoses
Les cités, gueules d'enfer, en vierges roses,
Et, poudroyant aux fenêtres, agrandis
De tout le bleu ciel qui s'ouvre les taudis,
Matin, lave mon front, absous-le, n'y laisse
Que ce qu'il faut pour bien vivre, de faiblesse,
La pitié vraie, humble et l'amour indulgent !
Déjà, sur les charrettes, se dirigeant
En masse vers les halles, les frais légumes
De rustiques odeurs embaument les brumes,
Et dans l'aurore, au coin d'une rue, un four
De boulanger fume pour le pain du jour.

DANS LE SOIR

DANS LE SOIR

Tu me plais, si timide et si gauche et si blanche,
Avec tes mains sans bagues, ton col fin qui penche,
Tes cheveux relevés qui découvrent ton front,
Et ta joue enfantine au dessin ferme et rond.
Mais je tremble, vraiment je tremble que ma bouche,
Quand nous causons sous l'abat-jour, à demi-voix,
Ne prenne un pli, ne dise un mot qui t'effarouche,
Marque au feu, triste écho des hontes d'autrefois.

Et plus encor j'ai peur de ces temps de silence
Où bourdonne à mes oreilles mon sang qui sourd,
Où la ville, au loin, gronde et pousse un ahan sourd,
Où, toujours, comme un cœur affligé qui s'élance,

A travers le brouillard et la houille du soir,
Un sifflet monte et va mourir dans le ciel noir...
Oui, j'ai peur, car je sais, et mon âme recule,
Je sais de quelle chose trouble, au crépuscule,
Des silences pareils, ailleurs, furent suivis...
J'ai peur qu'une ombre impure, ô vierge, ne te frôle,
J'ai peur que ma peur même effleurant ton épaule,
Ne soit, pour l'essaim clair de tes songes ravis,
Pour tout ce cher bonheur qui te rend si vermeille,
La fumée étouffante où meurent les abeilles...

Écoute, je voudrais, comme j'ai changé d'âme,
Changer de masque aussi, changer d'yeux, que la flamme
De mon regard fût neuve et n'eût brillé jamais
Que pour dire à toi seule, enfant, que je t'aimais!
Écoute, je voudrais, te louant, que ma phrase
Eût des fluidités d'aurore qui s'embrase
Et dans l'air s'échappât comme un rayon subtil!
Mais tous les mots sont lourds! comment, mon vers fût-il
Plus plastique en mes doigts que la glaise ou la cire,
Y modeler ton immatériel sourire?
Il faudrait à mes chants l'allure de la brise,
La douceur de l'ondée où l'arc-en-ciel s'irise,
La trame irréelle du givre... Il leur faudrait
Ce qui tremble d'azur, d'odeurs, d'hymen secret

Dans un jardin d'avril scintillant de rosée,
Les pâmoisons des étamines, les douleurs
Des roses et la joie humide déposée
Par le baiser du clair de lune dans les fleurs...

Pourtant, si tu n'étais qu'une illusion tendre,
Le vain fantôme souriant d'un long espoir,
Si je t'avais rêvée à force de t'attendre,
A force de fixer ma lampe, seul, le soir.
Si tu n'étais que moi dédoublé dans la glace,
Un moi meilleur étreignant l'autre face à face,
Si tu n'étais... si tu n'étais qu'un lieu commun
De poète, une métaphore sans parfum.



ERRANTS

à Henry Goussé

ERRANTS

Pitié pour les pauvres désirs traînant la jambe
De rue en rue, en ce long soir de juin qui flambe,
Pitié pour ces honteux, ces solitaires, pour
Tous les rôdeurs qui vont frôlant, flairant l'amour.
Des poussières flottent très bas, des vapeurs tremblent
En spirales, les murs, les lignes d'arbres semblent
Bouger dans une brume rousse, dans le sang
Et les cris, dirait-on, d'un combat finissant...
Tristes frères ! sans doute, en quelque chambre étroite,
Étouffante, ils tournaient, les yeux fous, la peau moite
De fièvre. Ils étaient seuls. Mais non, en chaque coin,
Retrouvaient d'anciennes douleurs et, dans la glace,
Toute leur vie avec ses rides, face à face.
A tâtons, par l'escalier sombre, ils ont fui loin

D'eux-mêmes. Dans la rue on marche, on a la foule,
Les lumières, les coups d'épaules où l'on roule
Inconnu, les cafés, l'odeur, sur les trottoirs,
Des alcools, les bruits, les vrilles, les boutoirs,
Sur le crâne, des bruits, forant, cassant l'idée
Fixe, et l'on marche, on marche, la tête vidée.
Puis, dans la rue on croit à des hasards, on croit
Raccrocher l'espérance à force d'aller droit
Devant soi, loin... La rue est bourrue et rudoie...
Tout de même, l'amour y passe, on le coudoie.

NUITS

NUITS

I

Le fiacre roule. En quelle rue, on ne sait trop.
On sent battre en dedans, sous son crâne, le trot
Du cheval. On se penche endormi vers la glace :
Des becs de gaz éteints, des arbres, une place,
Jusqu'à ce pont, en pleine lune, large et bleu.
C'est là... Faut-il vraiment que l'âme s'exagère
Ses peines, pour ainsi reposer si légère!
Mais quel réveil, au coin du pont : un coup de feu
A retenti. L'écho dans mon cœur vibre encore.
C'était une nuit froide et pure, de ces nuits
Lointaines, où l'espace calme est si sonore
Qu'on entend finement trembler les moindres bruits.

Que pesait dans ce grand équilibre qui plane
Le dernier soubresaut d'un homme? Ni son cri,
Ni le sang qui s'étalait noir n'ont assombri
La limpide beauté de ta face, ô Diane!
La ville durement se taisait. Dans l'azur,
Ses palais, au bord du fleuve, sur les deux rives,
Élevaient d'ans et d'art chargés leur front obscur.
Et toi, Pitié, blessée à leurs arêtes vives,
Toi, bannie, et rôdant au pied de la terrasse
De ces jardins où l'ordre règne et tant de grâce,
Pitié, tu n'avais pas de gîte en la cité.
Le malheureux! je souffre son martyre : il erre
Depuis le soir. La main a longtemps hésité.
Mais les trottoirs ont la sonorité du verre,
L'éclat cruel. La rue est nette, unie, exacte
Comme une décision prise et comme un acte.

II

Couple silencieux, ils vont, l'été, s'asseoir
Dans les coins d'ombre des jardins et, tout un soir,
Sentent, de l'un à l'autre, à travers leurs mains nues,
Couler leur vie... O sources profondes, venues
De si loin, d'une nappe dormante et cachée!
Un souffle passe, il prend leur âme détachée,
La disperse, et l'odeur des pelouses c'est elle.
Reposée, attendrie, et ce cri d'hirondelle,
L'aigu cri de vos petits jeux, petites filles,
Elle! et ces poussières d'étoiles, elle encor!
Autour d'eux, une rumeur roule, des points d'or
Glissent entre les arbres noirs, le long des grilles.
Mais la calme vapeur de lune qui s'allonge
Sur les gazons isole et protège leur songe.
Puis, tout se tait, les clartés meurent, eux oublient
La ville et les soucis d'y vivre qui les lient.
Que savent-ils? Longtemps ils ont dans la tristesse,
Côte à côte, longtemps cheminé... Quand était-ce?


BANLIEUE

BANLIEUE

I

De hautes maisons neuves, de vagues espaces,
Des masures, plus loin, en embuscade, basses.

Là des réseaux de rails luisent. Combien de fils
Emmêlent sur le ciel leurs lignes! Où vont-ils?

Où va le crépuscule sournois sur la route?
Comme un escarpe il rôde, puis s'arrête, écoute...

Rien sur la route. Au loin la ville éteint ses cris
Dans le brouillard où se dilue un dôme gris.

Le soir se penche au bord d'un crime... Oh! rentre vite
De l'école. Si tu savais, pauvre petite!

II

Un jour de bise au ciel hérissé de souffrance
Hargneuse et sèche, un jour grisâtre en apparence
Quelconque, nous suivions cette route qui longe
Les espaces d'un champ de course au bord du bois.
Comme ce jour, depuis, a fleuri, comme il plonge
Ses racines avant dans mon cœur! Je revois
Ton fin visage rose de froid et ton air
Fragile dans ce nu paysage d'hiver,
Entre les prés gercés et les grilles rouillées
Des villas où craquaient ces branches dépouillées.
Notre tout jeune amour avait déjà des pleurs
De tendresse, une ardeur de sang dolente et sourde,
Un fond mystérieux de crainte, des pâleurs
Subites, et sa joie excessive était lourde.

Tu marchais à mon bras, réfugiée et lasse,
Puis nous entrâmes dans un bouge nous asseoir.
Des hommes, dans un coin de la salle, à voix basse
Discutaient. Comme ils t'ont regardée! Et le soir
Tombait. Le givre aigu griffait les vitres bleues,
Et l'étau meurtrier du gel, à des cents lieues
A la ronde, serrait, broyait les longs chemins.
Notre amour, comme l'arbre, aux douleurs de la terre
Se mêlait, cramponnait sa tige solitaire.
Nous restions sans parler, mes mains cherchaient tes mains.

III

Un dimanche de feuilles claires, de fleurs blanches,
Dans la foule d'un parc de barrière, éventré
De trains sifflant sur des talus parmi les branches,
Un visage aperçu de gamin est entré
Dans mon âme, et, depuis, d'un blond de lin, la joue
Toute pâle, tachée étrangement de feu,
Quand je retrouve en moi ce pauvre enfant qui joue,
Comme il m'inquiète par son ardeur au jeu!
Nu-tête, le corps souple en ses grises guenilles,
Dans l'allée, au bord de l'étang, où les familles

Meuvent leurs groupes bariolés, il s'ébat,
Jette, sur l'eau, du pain, et lorsqu'il voit sa proie,
Le cygne, bellement s'approcher, son cœur bat
Pour lui seul, son cœur ne partage point sa joie.
Le petit faune de faubourg, je le chéris,
Mais tout en lui, son bleu regard fixe, sa vraie
Aisance dans la foule déjà, tout m'effraie,
Et j'entends des clameurs si hautes dans ses cris.
Des clameurs! cela monte, un soir, du fond des rues,
Cela s'avance en bandes sombres vite accrues,
Cela chante dans la poussière irrésistible,
Et c'est comme un autre printemps bien plus terrible...

POUR VERLAINE

POUR VERLAINE

I

Cour Saint-François

La cour n'a pas changé depuis toi. La marmaille
Dans le ruisseau d'eau sale y joue et se chamaille.
Des fûts vides, en tas, des charrettes à bras
L'encombrent, et les trains font la manœuvre au ras
Des toits, et l'on entend, vers la gare prochaine,
Tourner un disque avec un tintement de chaîne.
Tu vins là, seul, après dix ans, seul, comme un mort
Reviendrait, oublié de tous, et ton bagage,
Mince paquet qu'on jette, était lourd de remord
Et de génie et de promesses d'être sage.

O vagabond qu'on loge à la nuit, l'œil de l'hôte
Te suit ! Quel criminel es-tu ? de quelle faute
Encore rentres-tu si las, le jour fini ?
Ainsi ta vie : un numéro dans un garni.
Va, prends ta clé pendue au clou, prends ta chandelle,
Et monte. Ces souliers aux portes, eux aussi
Se sont traînés par quelle route jusqu'ici ?
Pauvre mansarde, avec cette ville, autour d'elle,
Monstrueuse, effrénée, et ces soirs où tu grilles
Du désir d'aller vers le fou rire des filles !
Et quels sanglots, alors, dans le silence, à fendre
L'âme, que le voisin écoute sans comprendre.

II

Passant du soir, viens avec moi, fendons le flot
Des voitures, suis-moi, prends garde à cette roue,
Arrête, demeurons sur ce refuge, îlot
Perdu dans le torrent de lumière et de boue.
Et maintenant, sois tout oreilles. Entends-tu
Ces cris, ce tourbillon de désespoir qui rôde
Autour de nous, partout où la mêlée est chaude,
Monte, couvre le ciel et, brusque, rabattu
Sur la rue, aux carreaux se cogne et flotte en châles
De brouillard et de pluie aux devantures pâles...
Quel besoin de souffrir encore pousse hors
De leur repos et mêle à nos fièvres les morts?

Qui sait? dans quelque vague enclos de banlieue
Ils dormaient. Chaque soir, au dessus des talus,
La ville déployait sa folle lueur bleue.
Quoi! dormir là, près d'elle, aux portes, jamais plus
Ne franchir ses octrois encombrés, où les routes
Viennent de loin avec amour se jeter toutes.
Ils rêvaient : quel grand feu de passion là-bas
Flambe? La foule noire des vivants circule,
La terre jusqu'à nous trépide sous leurs pas
Multipliés... Vers les clameurs du crépuscule
Ils se sont évadés, peut-être. Que de fois,
Vous, mes morts, par la ville ai-je entendu vos voix!
Jardins où, seul errant, je respire ta bouche,
O disparue! Et vous, cette ombre qui me touche
Comme une main l'épaule, et douce me conduit,
O maître, n'est-ce pas votre âme dans la nuit?

III

C'est un soir, aux heures de fièvre, quand les rues
Sont des enfers de cris et d'épaules bourrues
Qui vous heurtent en courant vite, dieu sait où...
La ville, elle chavire en un tournoiement fou
De lumière et de foule sombre qui s'écoule.
Sur l'asphalte, la pluie est bleue, où meurt le jour,
Et, par delà les brises du fleuve et la tour,
Au couchant, tant d'espoir dans les flammes s'écroule!
L'air ondule, comme en un songe d'alcool;
Je vois double. Des escaliers, au ras du sol,
M'éventent d'un vacarme sourd, d'odeurs de gares.
Les carrefours, j'y plonge et nage, en la bagarre

Des fiacres. Les trottoirs, j'y rêve, en les halos
Des boutiques, les yeux éblouis et mi-clos.
Un omnibus ébranle un pont. Le reflet rouge
D'un bec de gaz dans l'eau grise s'allonge et bouge.
Et voici, j'ignore comment... oui, c'est bien toi,
Qui passes en traînant ta jambe près de moi.
C'est bien toi, faune las, parmi les maigres arbres
De la cité, toi qui, naguères, sur les marbres
Des cafés accoudant ta divine langueur,
Écoutais, sage et fol, chanter, pleurer ton cœur !
Que veux-tu ? dans le ciel nocturne, vois, ta gloire
Se lève ! Que veux-tu ? souffrir encore et boire
Encore dans ta ville ? et le séjour des bons
Fait-il donc regretter la rue aux vagabonds ?
Mais tu fuis... dans le vent flotte ton foulard rouge.
Plus rien, que ce reflet dans l'eau grise qui bouge...

TABLE

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce dix-septième cahier le mardi 7 juin 1904.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

---

Imprimerie de Suresnes (Ed. Grenier, directeur), 9, rue du Pont. — 8981

Fini d'imprimer deux mille exemplaires de ce dix-septième cahier le jeudi 9 juin 1904

à l'Imprimerie de Suresnes

(Ed. Grenier, directeur)

9, rue du Pont

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

Le prix de l'abonnement est de vingt francs pour la série. Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *le prix de l'abonnement* recommandé *est de vingt-cinq francs pour la série; tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus.*

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

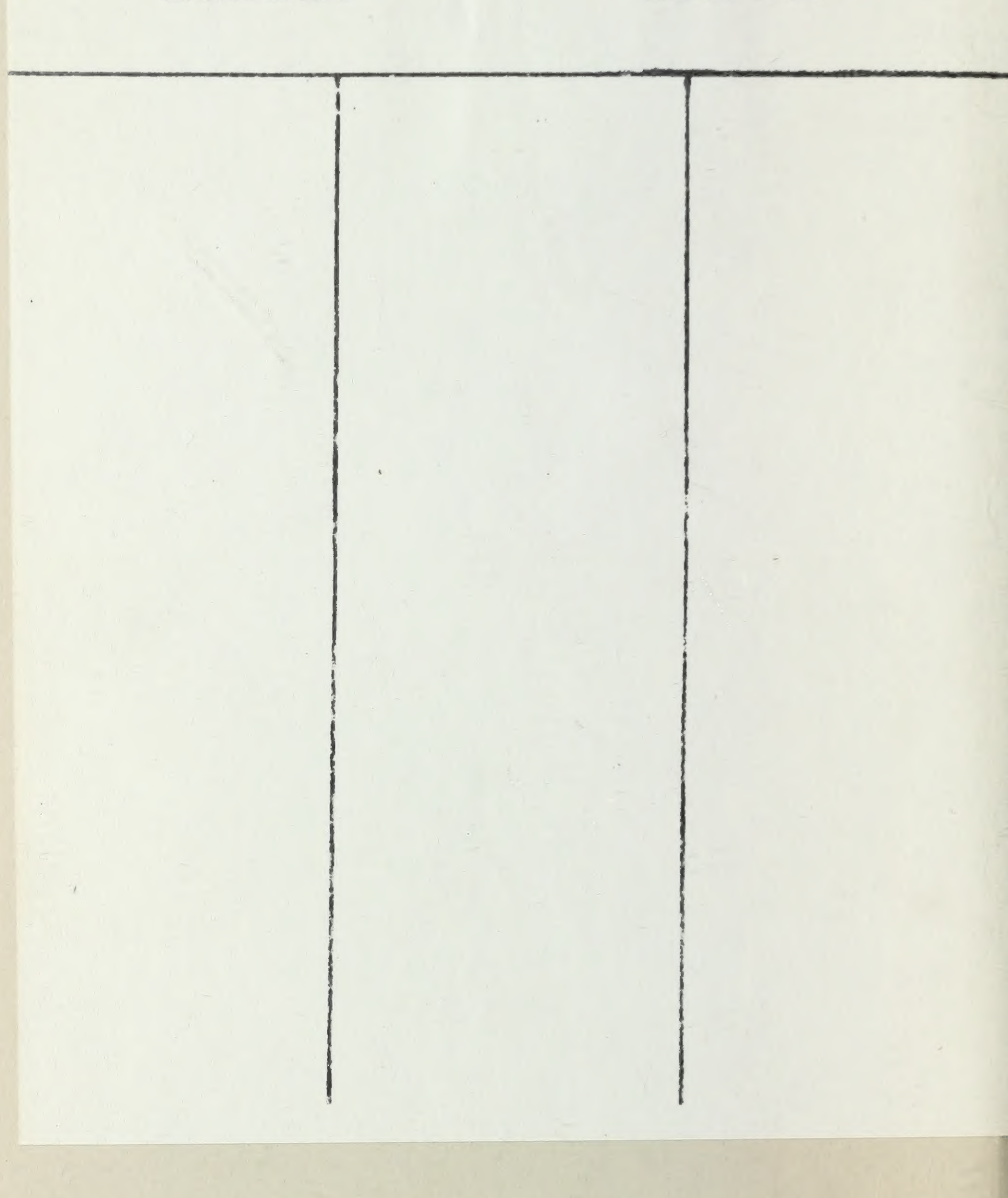
A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq francs.

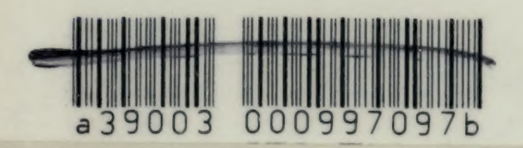
M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.




a39003 000997097b

